

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } " 14 " six mois.
 } " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Harpe.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BUL-
LIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

25 avril 1863.

On lit dans le *Moniteur* :

« De nombreuses réclamations sont parvenues à l'Empereur au sujet des œuvres d'art qui ont été refusées par le jury de l'Exposition. Sa Majesté, voulant laisser le public juge de la légitimité de ces réclamations, a décidé que les œuvres d'art refusées seraient exposées dans une autre partie du palais de l'Industrie.
« Cette Exposition sera facultative, et les artistes qui ne voudraient pas y prendre part n'auront qu'à en informer l'administration, qui s'empressera de leur restituer leurs œuvres. »

On annonce que le cabinet de Turin s'associe aux démarches de la France en faveur de la Pologne, mais en gardant toute liberté d'action.

Les journaux de Vienne affirment toujours que le duc de Gramont a présenté à l'Empereur d'Autriche une lettre autographe de Napoléon III ; mais tout ce qu'on en sait seulement, c'est qu'elle traite de l'état des affaires en Pologne. On mande de Berlin, dit la *Patrie*, que le colonel Reuter, qui vient de partir pour Saint-Petersbourg, a emporté une lettre autographe du roi Guillaume à l'empereur Alexandre II. Le bruit d'une entrevue des deux souverains est dénué de fondement ; du moins on le dément dans le monde officiel.

Un journal italien reçoit, dit-il, d'une source bien renseignée la nouvelle assez importante que le général Berg, à Varsovie, vient de refuser à l'Autriche toute réparation et dédommagement par rapport aux violations de la frontière gallicienne par les troupes russes. Il prétend que l'Autriche n'a pas gardé la neutralité, et que par conséquent la Russie, ayant aussi beaucoup de raisons pour se plaindre, ne doit pas de réparations. On sait que le grand-duc Constantin avait promis toute sorte de satisfactions ; il avait envoyé à Ulanow le capitaine de la garde Kirieff et à Baran le colonel Martynoff, pour faire sur les lieux une enquête exacte. Cette enquête a eu pour résultat de justifier les demandes autrichiennes ; néanmoins elle n'aura pas de suite, et maintenant le gouverneur Berg refuse nettement au consul général d'Autriche à Varsovie toute satisfaction, toute punition des coupables, tout dédommagement pour les familles des sol-

dats tués, toute restitution des effets pillés ou volés.

Mexique.

Les Français expulsés de Mexico avec leurs familles par le président Juárez, sont parvenus, après les plus grands dangers et les grandes privations, à s'embarquer à Manzanillo sur le *Pacifique*. Ces Français, au nombre de sept, sont MM. Clairin, J.-B. Jecker, Ch. de Barres, Desache, Bonhomme, Caricabour et A. Frisac. Ils sont arrivés, le 14 février, à Saint-Thomas venant de Panama, et sont attendus très prochainement en Europe.

Pologne.

L'*Invalide russe* contient la dépêche suivante :

« Wilna, 17 avril.
« La colonne partie de Schawle commandée par le major Sminski composée de deux compagnies d'infanterie et d'un escadron de dragons a dispersé dans les bois de 'elonoisk une bande d'insurgés de 140 hommes ; elle a tué 40 insurgés, fait trois prisonniers et s'est emparé de tout le matériel de guerre. »

Le même journal donne le récit détaillé des opérations accomplies par la division militaire de Wilna :

« Le colonel Bojerianoff n'ayant pas trouvé les insurgés dans le village de Popalistiche dirigea le major Lewacheu sur Cytowian et se rendit lui-même à Witzale. Le major atteignit les insurgés et ouvrit le feu sur eux ; le colonel Bojerianoff, entendant la fusillade, rebroussa chemin et se porta à son secours. Arrivés à une position déjà fortifiée et défendue par des marais infranchissables, les insurgés essayèrent de s'y maintenir, mais les soldats lancés avec vigueur les dispersèrent et leur tuèrent 40 hommes parmi lesquels le chef de la bande nommé Cytowich et son aide-de-camp Frankiewicz. Les troupes ont fait cinq prisonniers et n'ont eu que sept hommes blessés. Les soldats se sont emparés d'armes à feu, de faux et de quelques vêtements sacerdotaux. Avant cette affaire, le colonel Bojerianoff s'était emparé à Rosienic de plusieurs fourgons et de provisions appartenant aux insurgés.
« Ayant reçu la nouvelle que deux bandes nombreuses se cachaient dans les environs de la station du chemin de fer de Kozlowa-Kouda, le général Lichatchew envoya de ce côté le colonel Karpoff avec trois

compagnies de chasseurs et 120 gardes frontières à cheval. La bande était postée dans un bois épais, couverte sur ses flancs par des marais infranchissables et de front par des retranchements élevés à la hâte. Le capitaine Wasiliewa les délogea de cette position. En fuyant les insurgés se précipitèrent sur la compagnie du capitaine Saken ; mais cernés de tous côtés par nos troupes qui faisaient sur eux un feu meurtrier, ils se jetèrent dans les marais où ils perdirent beaucoup de monde. Le lendemain on ramassa dans cet endroit 110 cadavres et dans le nombre celui du membre du comité révolutionnaire Andruszkiewicz qui était venu de France pour organiser l'insurrection dans le gouvernement d'Augustowo, enfin ceux de deux ecclésiastiques.

« Une colonne formée de deux compagnies de la garde impériale et d'une cinquantaine de cosaques avait été envoyée à Berchty, où les insurgés avaient détruit la veille le pont de Kotra. A peine nos troupes furent-elles entrées dans les bois qu'une fusillade très vive les y accueillit. Nos soldats se jetèrent sur l'ennemi et l'eurent bientôt chassé de ses retranchements improvisés. Les insurgés s'enfuirent en laissant entre nos mains des armes, des provisions et une voiture. Nous avons eu dans cette affaire deux morts et cinq blessés, dont un grièvement. On a trouvé 25 insurgés tués ou blessés. »

Amérique.

On lit dans le *Courrier des Etats-Unis* :

« Bien que l'on manque encore de renseignements positifs, l'on s'accorde à penser que l'attaque de Charleston a eu lieu. Le 6 au soir, huit *Monitors* se trouvaient devant la barre de port, et il est possible que la flotte cuirassée ait commencé sa besogne le 7. Le pavillon de l'amiral Dupont est sur le *Wabash*. La flotte blindée se compose de neuf navires portant ensemble 10,412 tonneaux et 84 canons, qui peuvent lancer à la fois 6,792 livres de métal contre les fortifications du Sud. Malheureusement des canons d'un si énorme calibre ne sauraient tirer rapidement ; ils ne supportent guère plus de six ou huit coups à l'heure à cause du temps qu'exige leur refroidissement. On calcule que l'escadre, tirant pendant dix heures, peut lancer contre les retranchements secessionnistes 450,000 livres de fer, chassées par 50,000 livres de poudre soit 225 tonnes de fer et 23 tonnes de poudre. »

« Contrairement à l'attente générale le

steamer de la Havane n'apporte aucune nouvelle du Mexique, sauf le récit d'une rapide excursion de l'amiral Jurien de la Gravière. Nous en restons toujours aux correspondances de l'armée du 9 mars, qui annonçaient l'attaque de Puebla pour le 16. »

Revue des journaux.

Le *MONITEUR* publie un rapport adressé à l'Empereur par M. le ministre de la justice sur l'administration de la justice criminelle en 1860.

Le journal officiel contient, à propos de l'Exposition artistique de 1863, la note suivante :

« De nombreuses réclamations sont parvenues à l'Empereur au sujet des œuvres d'art qui ont été refusées par le jury de l'Exposition. Sa Majesté, voulant laisser le public juge de la légitimité de ces réclamations, a décidé que les œuvres d'art refusées seraient exposées dans une autre partie du palais de l'Industrie.
« Cette Exposition sera facultative, et les artistes qui ne voudraient pas y prendre part n'auront qu'à en informer l'administration, qui s'empressera de leur restituer leurs œuvres. »

Ainsi il y aura, cette année, deux expositions : les élus, d'une part, et les exclus, de l'autre. C'est une espèce de pourvoi en cassation ; le public remplit les fonctions de cour suprême. On peut compter qu'il les remplira avec impartialité.

A propos des récentes dépêches de New-York, le *CONSTITUTIONNEL* dit :
« Bombardement de Charleston par les fédéraux, bombardement de Washington (Caroline du Nord) par les confédérés, c'est-à-dire encore des massacres, encore l'effusion du sang américain, tel est le spectacle auquel nous font assister sur les côtes de l'Atlantique les nouvelles que nous recevons aujourd'hui de New-York. Et si nous détournons nos regards pour les porter vers le Mississippi, nous continuons à voir le coton qui brûle, c'est-à-dire des incendies qui devorent la substance des manufactures européennes.
« La France a fait tout ce qui dépendait d'elle pour mettre un terme à ces désastres. Il ne paraît pas que l'Angleterre, en refusant de joindre ses efforts à ceux

du gouvernement impérial, ait réussi à s'attirer les bonnes grâces du cabinet de Washington. »

« Que dites-vous, M. Grenier, les bonnes grâces ? Lord John Russell s'est acquis bel et bien l'animadversion du président Lincoln et des unionistes. Voilà où conduisent les incertitudes et les temporisations. Le moment est proche où l'Angleterre, et avec elle l'Europe, devra se prononcer pour ou contre le Nord, pour ou contre le Sud. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. »

On lit dans la *FRANCE*, sous la signature de M. Renaud :

« Le prince Gortschakoff, en recevant les communications qui lui ont été faites par les représentants des trois puissances, a dit pour toute réponse qu'il allait en référer à son gouvernement. »

« On assure que la Note de la France a un ton moins accentué et plus conciliant que celles des deux autres puissances. »

« On pense à Saint-Petersbourg que les négociations engagées à propos des affaires de Pologne seront longues, et qu'on ne pourra tomber d'accord sur une entente amiable avant la fin du mois d'août. »

« Un pareil fait doit ôter toute inquiétude de guerre, car à partir du mois de septembre, il est impossible d'entreprendre aucune opération maritime dans le golfe de Finlande ou dans la mer Baltique. Cet empêchement dure depuis le mois de septembre jusqu'à la fin d'avril. »

Voici un extrait de la correspondance adressée de Turin au journal *Le Monde* et que signe M. Tavonet :

« Les nouvelles de M. Farini sont aujourd'hui fort alarmantes. En entendant les relations des circonstances de cette maladie, on ne peut se défendre d'un sentiment de véritable épouvante. Il arrive parfois à M. Farini de tomber à terre comme foudroyé, et de rester cinq ou six heures en proie à de telles convulsions qu'on n'ose le soulever ; on doit se borner à faire passer sous son corps quelques couvertures. Le mot commence à courir parmi le peuple que M. Farini est possédé du démon. »

Pour extrait : J. REBOUX.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 26 AVRIL 1863.

— N° 13. —

BERTHE.

XII.

Nous retrouvons Achille Ducrozet à Bordeaux. S'apercevant un soir que la maison de M^{me} d'Auvers n'était plus plongée dans une obscurité complète, il ne douta point que cette dame ne fût de retour, et il se fit annoncer chez elle.

Riche et veuve depuis quelques années, M^{me} d'Auvers approchait alors de la quarantaine. Elle n'était plus belle ; disons mieux : elle ne l'avait jamais été. Mais elle possédait cette aménité de convention qu'on appelle bonnes manières et qui fait briller dans les salons. Comme elle y joignait une grande finesse de tact, le commerce avec elle était facile et agréable. Achille la voyait avec plaisir. Il respirait dans cette atmosphère légère.

« Ciel ! en deuil, madame ! dit-il avec effroi. M^{me} votre fille... »

« Dieu merci, ma fille se porte bien ! interrompit-elle. Je continue à recevoir des nouvelles favorables de sa santé. Mais vous me voyez en deuil de mon frère. »

— Vous aviez un frère ! s'écria Achille avec surprise extrême, et jamais je n'en ai entendu parler !

— Le mieux était de se taire, car vous n'auriez appris que de tristes choses. Je n'aime pas que mes chagrins et mes joies de famille soient l'objet d'une conversation indifférente. Une mort douce a mis fin à la vie lamentable de mon pauvre frère. Un courrier m'en apporta la nouvelle et, en même temps, celle que ma belle-sœur était fort dangereusement malade. Je pris aussitôt la poste pour me rendre auprès d'elle, et je suis revenue hier soir.

— Sans nous donner le moindre avis ni de votre départ, ni de votre retour !

— Mon départ a été trop subit ; quant à mon retour, j'ai ramené ma belle-sœur, et je ne voulais pas lui présenter de quelques jours des personnes étrangères.

— Ces événements déplorables méritent, certes, tous les ménagements ; vous auriez pu cependant, madame, ne pas rester tout ce long mois sans nous donner signe de vie. d'autant plus que madame votre belle-sœur va sans doute vous ravir à notre cercle.

— Je ne le pense pas. Nous ne pouvons, il est vrai, voir la société ; mais s'il m'était possible de lui procurer un peu de distraction en réunissant un petit cercle à sa guise, cela me ferait grand plaisir. Elle vit loin du monde ; cela ne vaut jamais rien : les sentiments s'exaltent, et le cœur souffre davantage. »

Déjà Achille se représentait involontairement une ennuyeuse et sentimentale dame noble campagnarde, quand une porte s'ouvrit et que Berthe parut, en longue robe de deuil trainante.

« Ma belle-sœur, la marquise de Valrive, dit M^{me} d'Auvers à Achille, qui se

levait pour saluer Berthe.

— Nous nous connaissons, dit froidement la marquise.

— Tant mieux ! reprit M^{me} d'Auvers. Rien de désagréable comme de rencontrer dans un salon tous visages étrangers.

— En effet ! » répondit Berthe ; puis elle se croisa les bras, s'installa dans un coin du canapé et pencha la tête de l'air d'une personne dont l'esprit est ailleurs.

Achille resta muet de joie et de surprise. Berthe lui ! Berthe veuve ! Il voyait déjà s'ouvrir une nouvelle perspective d'avenir. Comme elle ne s'inquiétait pas de lui et ne prenait pas la moindre part à l'entretien, il jugea convenable de ne pas non plus s'occuper d'elle, surtout quand lui revint à la mémoire le beau méridional de Paris. Il fit à M^{me} d'Auvers un rapport comique sur tout ce qui s'était passé et même dit depuis un mois dans le monde bordelais, sans prendre toutefois le ton de la gaieté, qui eût été inconvenant en face des crépes de deuil. Mais, convaincu que les cœurs ne portaient point ce crépe, il jugeait superflu de pousser plus loin les égards.

Tout à coup Berthe se leva et quitta la pièce sans bruit, comme elle y était entrée.

« Pourquoi la marquise s'en va-t-elle ? Est-ce à cause de ma présence ? » demanda-t-il.

Charlotte lui fit signe de se taire et lui répondit un instant après :

« Je vous en prie, ne vous inquiétez nullement de ma belle-sœur. Sa solitude et son sort à part lui ont fait contracter certaines allures particulières. Elle est craintive comme un chevreuil, qu'on n'apprivoise qu'en le laissant s'accoutumer de

lui-même à un entourage étranger. »

Achille trouva cette comparaison des plus fausses.

« Madame, dit-il, vous devez connaître mieux que moi la marquise de Valrive ; je n'ose donc point vous contredire. Je me permettrai seulement de déclarer qu'elle ne me faisait pas l'effet d'une personne craintive et sans usage du monde, mais bien d'une reine n'ayant besoin que d'un signe pour être entourée ou laissée seule à volonté. »

— Et où avez-vous vu ma belle-sœur sous ce jour-là ?

— En dernier lieu à Paris, et d'abord chez la baronne de Hautchène.

— Chez Anna ? interrompit vivement M^{me} d'Auvers. Oh ! je vous en supplie, ne prononcez point ce nom devant la marquise ; ce serait évoquer un souvenir douloureux.

— Comment ? quelle énigme que tout cela ! s'écria-t-il avec surprise.

— Ne savez-vous donc point, reprit mystérieusement M^{me} d'Auvers, qu'Anna n'est plus baronne de Hautchène ?

— Impossible ! dit-il, saisi d'horreur au souvenir de son inclination fugitive pour cette gentille femme.

— C'est malheureusement la pure vérité et de notoriété publique. Elle a divorcé, puis épousé un sieur Toussaint, précepteur de ses beaux-fils. Cette double équipée l'a brouillée avec sa famille, et l'on ne pense plus à elle que comme à une morte. Ne parlez donc point d'Anna à ma belle-sœur, vous l'affligeriez. »

« Hélas ! cette nouvelle le navrait lui-même. Il s'entretenait avec M^{me} d'Auvers de tous les chagrins qu'on traverse par cela seul qu'on respire et qu'on jette de temps en temps un regard sur ceux de ses sem-

blables dont on a fait, dans le monde, la connaissance plus ou moins superficielle. On retrouve les hommes les plus vulgaires dans ceux dont la jeunesse donnait les plus brillantes espérances ; des femmes tout ordinaires dans celles qui étaient d'angeliques jeunes filles ; on voit des femmes ravissantes ravagées par les passions ; la mort sous toutes les formes : mort du corps, mort du bonheur, mort du cœur, mort de l'espérance ; partout, quand le sort a été favorable, un médiocre développement des facultés ; et tout cela n'est pas le destin exceptionnel d'un mortel à plaindre, mais le lot de l'humanité tout entière. »

« Oh ! taisez-vous ! s'écria M^{me} d'Auvers : vous me rendez mélancolique, et je ne veux ni ne dois l'être, afin de pouvoir faire contrepoids à la tristesse de ma belle-sœur. »

— Est-elle si profondément affectée de la mort de son mari ? Alors elle est heureuse, parce qu'elle a au moins le souvenir du bonheur, dit Achille avec amertume. Est-elle affligée de... d'autre chose ? Eh bien, sa vie peut entrer dans une ère nouvelle. Dans aucun cas, je ne vois de motif suffisant aux désolations excessives de maintes dames. »

« Oh ! Berthe est un noble cœur ! s'écria M^{me} d'Auvers, avec une chaleur doublement surprenante chez elle par sa rareté. »

Achille se retira tout pensif et tout préoccupé de deux sœurs, dont le souvenir lui était rappelé d'une façon si surprenante.

Berthe vivait bien chez M^{me} d'Auvers, mais pas avec elle. Elle paraissait au salon aux heures où il était d'usage de se réunir, mais elle ne prenait point part à la conversation, se contentant de répondre brièvement quand on lui adressait la parole.